

7 NOVEMBRE.]

{ N. AUBIN éditeur. Imprimeur, A. JACQUES. }
Résidence et bureau rue St. Valier N^o 177. }

[PRIX : -2 SOUS.

CONSIDERATIONS

Sur le Commerce Intérieur du Bas-Canada.

[Continuation.]

BOIS.—Ces produits naturels du pays, les bois de construction, forment la plus grande ressource commerciale du Canada et l'objet le plus important d'exportation depuis la Cession. Chaque rivière voit flotter sur ses eaux les arbres qui ombrageaient son cours, et qui naguères encore faisaient l'orgueil de ses rivages; chaque printemps amène dans les différents ports du St. Laurent des millions de pièces de bois. Elles sont tombées sous la hache du bûcheron ces superbes forêts, qui n'avaient retenti depuis la création que du chant de ses sauvages habitans. Une terre que nul homme civilisé n'avait encore foulée de son pied ambitieux, ouvre son sein aux rayons du soleil et demande au labourcur qui cherche le pain de la vie la sueur de son front pour fertiliser son sol et l'aide de son art pour recueillir les produits du terroir.

On peut s'imaginer, quand on n'examine pas les choses sous leur vrai point de vue, que le commerce de bois, tel qu'il est maintenant conduit, est très avantageux au pays. Nous osons exprimer le contraire; en effet, cette branche de trafic répand-elle dans la circulation de nouveaux capitaux? Donne-t-elle un emploi lucratif à ceux qui y sont engagés?

Le gouvernement accorde pour peu de chose et souvent pour rien des espaces étendus de forêts au marchand, qui les fait exploiter à son propre compte. Par conséquent le revenu de cet espèce d'agiotage n'influe nullement sur la circulation.

L'emploi des gens est plutôt une perte qu'un avantage pour le pays. C'est une école de démoralisation que le métier de *raftman*; et ces gens, oubliant tout principe et s'abandonnant sans frein au vice et à l'usage des boissons spiritueuses, qui épuisent toute leur vigueur, échangeant ainsi avec leurs bourgeois le fruit de leur misère et de leurs travaux pour son rum. L'agriculture est par ce moyen privée de bras vigoureux et les terres fertiles qui devraient être accordées au labourcur, sont accaparées par ces agioteurs, qui versent leur immense profit dans la métropole.

Parcourez les rives de l'Ottawa et contemplez l'activité qui s'y déploie. Vous verrez l'Écossais qui a quitté ses rudes montagnes et bravé les dangers d'une mer remplie d'écueils pour s'enfoncer à plus de mille lieues de sa patrie dans les sauvages profondeurs du Canada. Quels sont ces hommes qui habitent ces petites huttes rangées autour de cette belle villa, le séjour du riche étranger? Ce sont des Canadiens qui travaillent pour le maître Anglais, ce sont leurs bras nerveux qui renversent ces forêts épaisses; ce sont eux qui supportent la fatigue et la misère au delà de toute expression; ce sont eux qui conduisent au son de leurs chansons de voyageurs sur les rapides les plus dangereux, ces énormes radeaux, qui doivent rapporter au propriétaire de grands profits et aux voyageurs (*raftmen*) de si minces gages, souvent si mal payés, qu'ils ne peuvent se fonder un établissement pour jouir du repos au sein de la vie champêtre ou devenir de bons citoyens. Tel est l'esprit d'entreprise des Bretons, qui leur réalise d'immenses profits dans le succès et qui ne leur fait rien perdre dans la faillite.

PELLETIERES.—La traite des fourrures et pelleteries fut extrêmement convoitée par les négociants de France qui s'en trouvaient privés par le monopole des Intendants.

La traite était un simple échange entre les Sauvages et les Européens qui se faisait sans argent. Il s'agissait seulement de donner des boissons, du tabac et des armes aux Indiens pour le prix de leurs fourrures. Ce trafic, conduit par plusieurs d'une manière honteuse et barbare qui enivraient les Sauvages pour leur arracher le produit de leurs chasses, fit le sujet d'une grande rivalité entre les commerçants de la Nouvelle France, qui s'étendait alors jusques sur les rives de l'Ohio, et ceux des Colonies An-

glaise, rivalité qui fut la cause de tant de massacres inouïs parmi les Indiens et de plusieurs guerres destructives entre les braves guerriers des deux nations civilisées, et la source originaire des nombreuses difficultés qui ont été terminées par l'abolition de la domination française dans le Nord de l'Amérique.

Depuis lors les Anglais se sont trouvés les seuls maîtres de ce commerce, et comme les Sauvages avaient toujours conservé une préférence remarquable pour les Français et aussi à cause de l'intrepidité de ces derniers, les compagnies des Postes se sont toujours servis dans leurs comptoirs d'un grand nombre de Canadiens soit en qualité de commis ou de voyageurs.

Des sociétés de spéculateurs se sont formées pour monopoliser la traite des fourrures. Il est inutile d'en parler ici. Les Canadiens n'ont jamais entrepris l'idée de rivaliser avec elles sur ce point, et leurs seuls rivaux sont à présent les compagnies Américaines et Russes qui, étant plus à proximité des lieux, resserrent toujours le domaine des compagnies Anglaises et finiront probablement par leur couper les communications sous peu d'années.

(à continuer.)

LE FEUILLETON,

OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

QUÉBEC, MERCREDI 7 NOVEMBRE, 1838.

Les nouvelles les plus alarmantes pour la tranquillité publique sont arrivées hier et avant-hier; mais, comme l'an dernier à la même époque, les bruits les plus contradictoires se répandent d'heure en heure. Ne voulant point prendre sur nous la responsabilité d'annoncer des rumeurs qui parviennent à nos oreilles, nos amis nous sauront gré de nous borner en un tems aussi critique, à rapporter simplement ce qui nous vient par les autres journaux, dont chacun peut croire ce qu'il lui plaira.

La *Gazette* de Québec a fait sortir hier une feuille volante d'où nous prenons les faits suivants que ce journal donne sur la foi de son correspondant en une lettre datée de Dimanche, après-midi.

D'après les affidavits de deux des serviteurs de Mr. Ellice il paraît que le manoir de Beauharnois fut environné par près de 400 insurgés samedi soir qui en prirent possession et firent prisonniers MM. Ellice, Brown, Norval et Ross; ce dernier blessé, dit-on. Ils prirent 16 arments et une grande quantité de munitions.

Les sauvages de Caughnawaga (Saut St. Louis, vis-à-vis de Lachine à près de trois lieues de Montréal,) sortirent de leur église ayant appris que les insurgés étaient arrivés, s'emparèrent de 64 qu'ils amenèrent prisonniers en ville ce jour-là à deux heures.

Un homme du nom de Walker ainsi qu'un autre furent, dit-on, mis à mort à quelques milles de La Prairie.

Il a été reçu des nouvelles positives que six ou sept individus avaient été arrêtés la semaine dernière à la Pointe-à-la-Mule, à quelques milles de St. Jean, sur la frontière du lac Champlain. Ils étaient réunis en assemblée secrète, et munis d'armes américaines. Parmi le nombre étaient les docteurs Lacroix et Brousseau, et un fils de Julien Gagnon, qui était à la tête des rebelles en cet endroit l'hiver dernier. Lacroix avait aussi été en prison pour avoir trempé dans la rébellion de l'année dernière. Il était à Québec il y a une dizaine de jours, et revenait d'une visite à Saint Thomas, etc.

« Les hussards et l'infanterie de ligne ont fait la patrouille dans les rues la nuit dernière. Il y avait cinq sentinelles à la Banque de Montréal, où l'argent du gouvernement est déposé.

« La ville de Montréal a été dans un état de mouvemen-